

POINT DE VUE

L'amélioration morale selon les transhumanistes : attention danger !

Certains penseurs transhumanistes prônent le développement artificiel de l'altruisme et du sens de la justice, afin de construire une société plus durable. Une posture inquiétante.

Marina MAESTRUTTI

Nous sommes inadaptés au futur. C'est ce constat que dressent Ingmar Persson et Julian Savulescu, respectivement chercheur et directeur du centre Uehiro de bioéthique à l'Université d'Oxford, dans leur ouvrage *Unfit for the Future*, publié en 2012. Les deux auteurs pointent les dangers de l'écart entre la puissance de nos technologies et notre psychologie morale. L'existence de l'humanité est menacée par le changement climatique, l'épuisement des ressources et de possibles conflits généralisés avec l'utilisation d'armes de destruction massive, mais nous ne parvenons pas à mettre en place des actions collectives et concertées pour y remédier.

Leur réflexion s'inscrit dans le cadre de débats qui agitent le transhumanisme, un courant né à la fin des années 1980 et organisé en associations et groupes informels. Les projets sont très hétérogènes, mais s'accordent en général sur une vision positive des technologies et sur le désir d'augmenter nos performances physiques et cognitives, ainsi que notre durée de vie.

Selon I. Persson et J. Savulescu, l'espèce humaine a développé une psychologie morale « myope », restreinte à la préoccupation pour les personnes et l'avenir proches, car elle a longtemps vécu dans des sociétés relativement petites et unies, avec une technologie peu développée qui ne permettait d'intervenir

que dans l'environnement immédiat. Cependant, grâce à la science et la technologie, nous avons bouleversé nos conditions de vie. I. Persson et J. Savulescu défendent l'idée que pour faire face aux menaces et aux défis qui attendent nos sociétés, nous devons étendre nos préoccupations morales au-delà du petit cercle de nos connaissances personnelles et leur faire englober jusqu'aux générations futures. En particulier, il faudrait augmenter deux caractéristiques « naturelles » du comportement humain, qu'on retrouve aussi chez d'autres animaux : l'altruisme et le sens de la justice.

LE CYBORG HEUREUX – ET LIBRE – des premiers pas du transhumanisme laisse la place au cyborg vertueux, soumis à divers impératifs éthiques.

Comment faire ? Les deux transhumanistes accordent une large place aux recherches pharmacologiques, par exemple sur des antidépresseurs ou des médicaments contre l'hypertension qui ont des effets secondaires sur les comportements moraux. Des médicaments qualifiés d'inhibiteurs sélectifs de la recapture de la sérotonine, couramment prescrits contre la dépression, l'anxiété et les troubles obsessionnels compulsifs, semblent ainsi augmenter, chez les sujets traités, l'impartialité et la coopération. D'autres travaux potentiellement exploitables

commencent à identifier les fondements cérébraux de l'empathie ou divers effets intéressants de l'ocytocine, surnommée l'« hormone de l'amour ».

I. Persson et J. Savulescu citent tout un éventail d'autres pistes pour modifier les comportements et les réponses émotionnelles : stimulation profonde du cerveau par le biais d'électrodes implantées, manipulations génétiques, etc. Une branche de la génétique cherche d'ailleurs à identifier les gènes clefs pour certains comportements – plusieurs gènes ont par exemple été liés à l'agressivité chez la souris, ou à la dépendance, source possible de comportements « immoraux », chez l'homme.

La faisabilité d'outils de modification « d'amélioration morale » fondés sur ces travaux n'est pas acquise. Est-elle seulement souhaitable ?

Cette approche constitue en tout cas une rupture avec le transhumanisme des origines. Au-delà de la diversité des projets, les premiers moments du courant étaient libertaires. Cette mouvance considérait la protection paternaliste de l'État comme inacceptable, et l'évaluation du rapport risques sur bénéfices de l'auto-transformation comme du ressort des individus. L'objectif était d'éliminer toute souffrance et d'atteindre le bonheur, un objectif qualifié d'impératif hédoniste par l'économiste américain David Pearce. Le transhumanisme des origines visait ainsi à réaliser un cyborg heureux.



© Shutterstock.com/VietnamPhotos

FAUDRA-T-IL AUGMENTER ARTIFICIELLEMENT NOTRE ALTRUISME pour que nous mettions en place des actions d'envergure suffisante pour préserver la planète ? C'est en tous cas ce que suggèrent certains transhumanistes, qui prônent une « amélioration morale » de l'homme.

La conciliation entre bien-être individuel et collectif (celui des humains mais aussi celui des autres êtres vivants) s'est tout de suite imposée comme un problème de fond. Comment prendre en compte les plaisirs et les souffrances de tous sans sacrifier son propre bien pour celui des autres ? Les premiers théoriciens du transhumanisme, d'inspiration anarcho-capitaliste et libertarienne, compartaient sur l'émergence d'un ordre spontané. Mais à la fin des années 1990, un revirement s'est produit, lié à la crise économique, politique et écologique, et à l'échec des systèmes modernes, en particulier les démocraties libérales occidentales, à réguler les processus d'industrialisation et de mécanisation qui épuisent les ressources de la planète.

Ainsi, le cyborg heureux – et libre – des premiers pas du transhumanisme laisse la place au cyborg vertueux (selon la terminologie du sociologue américain James Hughes), soumis à divers impératifs éthiques. Le débat sur l'amélioration morale se répand dans une partie du mouvement, notamment chez les universitaires d'Oxford. Les approches sont plus ou moins modérées, certains prônant une amélioration morale « à la carte », où chacun serait libre de développer telle ou telle valeur. De vives critiques sont émises, y

compris par certains bioéthiciens partisans du transhumanisme, tel John Harris, de l'Université de Manchester, qui souligne la nécessité du libre arbitre dans la morale humaine. La proposition d'I. Persson et J. Savulescu n'est pas majoritaire dans le mouvement, et même eux reconnaissent en conclusion de leur ouvrage qu'« une réelle amélioration morale serait pratiquement impossible à l'heure actuelle et pourrait rester trop longtemps à un niveau insuffisant de développement, ou ne pas pouvoir être appliquée à une assez large échelle, pour nous aider à faire face aux problèmes catastrophiques décrits ». Néanmoins, pour eux, l'urgence de l'élaboration d'un modèle de société durable justifie un examen approfondi de cette conception extrême de l'amélioration morale.

Or cette dernière est dangereuse. Dans un monde où tous les humains seraient altruistes, un tricheur aurait un pouvoir de nuisance considérable. Il faudrait donc non seulement contraindre tous les citoyens à se plier à l'amélioration morale, mais aussi adopter des formes poussées de surveillance et de contrôle, au prix d'une remise en question des droits tels que la vie privée. Ainsi, l'amélioration morale risque de conduire à une dérive totalitaire. Pour éviter de détruire

le monde, on devrait renoncer aux valeurs des démocraties libérales. Des substances pharmacologiques ou des manipulations génétiques nous inculqueraient les « valeurs » qui nous aideraient à le tolérer. Et cela nécessiterait de confier la détermination de ces valeurs à une assemblée de « philosophes » qui auraient le droit de décider pour tous. Les critères qui présideraient à leur nomination semblent impossibles à établir.

En outre, un tel système risquerait d'aboutir à une vision conformiste de la morale. Déjà, certains transhumanistes font référence à des valeurs religieuses (en particulier bouddhiques) ou traditionnelles, telles que la fidélité dans le couple. De façon générale, les conséquences des techniques d'amélioration morale, qui impliquent de fortes contraintes, restent largement imprévisibles...

Marina MAESTRUTTI est maître de conférences en sociologie à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et membre du CETCOPRA (Centre d'études des techniques, des connaissances, des pratiques).



Réagissez au
Point de vue sur
www.pourlascience.fr